

Chantal Detcherry

Beaux habitants de l'univers

récits d'une vie



Chantal Detcherry

Beaux habitants de l'univers

récits d'une vie

Editions **Passiflore**

« Le souffle vital circule, il va de-ci de-là et il prend possession à son gré des créatures les plus différentes ; des corps des bêtes il passe dans celui des hommes, du nôtre dans celui des bêtes. [...] Gardez-vous d'expulser de leur demeure, par d'horribles assassinats, des âmes parentes des vôtres, ne nourrissez pas de sang votre sang. »

Ovide citant Pythagore

« L'homme a besoin d'apprendre que s'il est respectable, ça n'est peut-être pas en tant qu'il est humain, mais d'abord en tant qu'il est un être vivant et qu'il doit comprendre tous les êtres vivants dans le même respect. »

Claude Lévi-Strauss

« Percevoir tout être sensible et conscient comme un psychisme, ne jamais consentir à désigner les animaux comme des êtres “seulement vivants”, reconnaître aux plus évolués d’entre eux le droit à une prise en compte de leur histoire évolutive et même de leur biographie me semblaient réparer l’injustice qui d’âge en âge les offense, les asservit et les tue. »

Élisabeth de Fontenay

« C’est notre manière d’habiter qui est en crise. Et notamment, par son aveuglement constitutif au fait qu’habiter, c’est toujours cohabiter, parmi d’autres formes de vie, parce que l’habitat d’un vivant n’est que le tissage des autres vivants. »

Baptiste Morizot

1

Avec l'évocation du jardin d'Éden et de l'Arche de Noé, notre culture nous a offert très tôt la possibilité de rêver à un monde plus beau, à un monde plus doux surtout, où nous sommes réunis avec les autres habitants naturels de la planète. Ils sont regroupés autour de nous, nous les caressons et les nommons, ils offrent à nos regards leur infinie diversité, leurs mufles et leurs fourrures, leurs cornes, leurs ailes, leurs trompes, leurs crocs, leurs sabots et leurs griffes, leurs écailles, leurs becs, leurs yeux de toutes formes ouverts sur le monde et sur nous. Et nous voyons que cela est bon. Ce rêve édénique, nous le transmettons à nos enfants par les contes et les livres, par les films aussi qui leur sont dédiés. Ils s'intéressent en effet spontanément aux animaux. Toute nouvelle créature, dans la diversité étonnante de ses contours, les attire et leur donne le désir d'établir un lien. Nous nous plaisons à leur offrir ces fictions : les animaux abondent dans tous les albums pour la jeunesse où ils sont présentés comme nos amis, voire même parfois nos guides. Les enfants sont de plain-pied dans cet univers : au détour des pages, il est tout naturel pour eux de rencontrer ours,

cerfs, renards et hiboux, ils évoluent presque sans étonnement dans un monde qui n'est pourtant plus du tout le leur, puisqu'ils habitent pour la plupart d'entre eux dans des villes et des banlieues. Puis vient un temps où se referme la barrière entre les animaux et les jeunes humains. Généralement à l'adolescence, sauf pour ceux – peu nombreux mais ils existent cependant – qui décident de poursuivre cette passion et chercheront une activité en rapport avec le monde animal : vétérinaires, naturalistes, guides de montagne, gardes forestiers. Ce ne sont pas les professions les plus communes.

Qui donc, enfant, n'a rêvé à ce monde parfait où les animaux nous parlent, nous aident, ont des sentiments, une histoire et même de l'humour? Dans mon enfance où les livres n'arrivèrent qu'avec parcimonie, quelques titres resteront à jamais initiatiques. Le goût de la littérature et l'attrance pour les animaux s'y sont trouvés d'emblée réunis : *La guerre du feu* de Rosny Aîné, dont je dégustais avec éblouissement la prose compliquée, me faisait pénétrer dans l'extrême lointain du temps. *Le livre de la jungle* de Kipling qu'une institutrice intelligente nous lisait tous les samedis après-midi d'école. Ces deux livres d'enfance mettaient en scène, l'un dans les temps préhistoriques, l'autre dans une Inde dont je commençais déjà à rêver, une entente avec les animaux. Naoh, le héros du premier, « fait alliance » avec les mammoths, qui désormais protégeront sa tribu. Le second montre un enfant adopté par une louve, éduqué par une panthère et un ours. Dans les deux cas, un pacte est conclu, un langage

commun est trouvé, la barrière est restée entrouverte. D'autres livres relaieront ces deux initiaux. Ceux que je préférerais, enfant, étaient toujours ceux qui avaient pour thème l'amitié des bêtes ou du moins leur côtoïement. Ceux que j'aime encore, adulte, continuent cette même rêverie : ce sont les ouvrages aussi variés que ceux de Giono, de Colette, Bouvier, Thoreau, Trassard, Hudson, Haushofer, Tesson... Tous les auteurs dans les pages desquels la sphère humaine est indissociable de l'univers vivant, animal et végétal.

La lycéenne que je fus s'émerveilla des mythologies qu'elle découvrait, et particulièrement de la lecture des *Métamorphoses* d'Ovide. Il y avait là une vision fluide du tissu du vivant. On pouvait passer d'un « règne » à l'autre avec aisance, pour fuir le danger, trouver un refuge, parfois en récompense d'un service rendu mais aussi en châtement ou pénitence. Les héros et les nymphes éprouvent dans leur chair la transformation qui s'y opère, Ovide en raconte minutieusement la progression : Io transformée en génisse, Lycaon en loup, le roi des Ligures en cygne, les filles de Minyas en chauves-souris, Philomèle en rossignol, Arachné en araignée, Daedalion en épervier, Hécube en chienne... La vie dans un autre corps sera plus sereine ou plus terrible, un autre destin se dessine, comme dans les univers de la métempsycose que l'on rencontre dans tant de religions anciennes et aujourd'hui encore en Asie. Et comme dans nos contes traditionnels où la princesse est une *biche au bois* ou une *chatte blanche*, le prince un *oiseau bleu*. Ce que l'on en retient, c'est que le monde n'est pas cloisonné. Il y a contiguïté entre les

règles, porosité même parfois. L'animal n'est pas loin de nous, il est cet Autre que nous rencontrons sur notre chemin. Nous pourrions être lui. Nous le serons peut-être.

Les civilisations appelées premières ont également une autre façon de considérer l'animal. La chasse n'est ni un jeu ni un plaisir, mais un échange nécessaire et tragique, un don concédé par le Maître des Bêtes et reposant aussi sur un pacte. Les hommes sont redevables devant lui et le chamane en discutera les termes, proposera des compensations. Une vie est une vie. Celle des animaux est à respecter comme celle des hommes. Dans la Grèce archaïque, on sait qu'il y eut une déesse des animaux, la Potnia Theron, « maîtresse des fauves ». Son culte remonterait à la préhistoire, elle fut sans doute la plus ancienne des divinités de la terre.

De tous ces mythes, celui d'Orphée est celui qui me séduit le plus, car il conjugue l'amour du vivant et le pouvoir de l'art. Orphée, poète et musicien, met en relation spirituelle tous les éléments du monde sensible. Il produit un chant si beau qu'il séduit inéluctablement tous les humains autour de lui. Mais bien plus que cela : il amène à lui les animaux oubliant dans cet instant à la fois leur peur et leur férocité ; et aussi les arbres accourant en cercle l'écouter ; et encore les pierres qui rouleront vers lui, fascinées ; et finalement la mort même, laquelle se montre prête à lui octroyer le retour d'Eurydice. Le chant d'Orphée est un langage magique qui réconcilie la nature dans sa profondeur. À la fois poésie et musique, c'est un idiome secret

s'adressant à chacun et parlant à tous, une miraculeuse voix capable de rassembler les vivants dans l'éclat d'un moment parfait où les barrières sont levées, où les règnes fraternisent, où l'on peut goûter à la pureté d'un état remontant à l'Âge d'Or. Orphée, porteur de musique et de poésie, proférant les paroles et les sons capables d'émouvoir les humains, les bêtes, les plantes et les pierres, apporte alors à tous les vivants le désir de la beauté, l'approche de l'harmonie.

Je le dirai plus loin, j'ai grandi dans la bienveillance envers les animaux, c'est un enseignement qui ne se perd jamais. Même lorsqu'il m'est arrivé de vivre dans les milieux les plus citadins, je ne les ai jamais oubliés. Il fut pourtant une époque où s'intéresser à eux semblait une grave faute envers l'humanité. Aucune parcelle d'esprit ni de cœur ne devait s'égarer hors de la sphère de l'homme, il fallait tout lui consacrer. Je me suis sentie profondément hérétique et j'ai donné tout ce que je pouvais aux bêtes, à leur tragédie muette, à leurs regards de plus en plus angoissés. Aujourd'hui la puissance de l'homme a fait son œuvre de mort : les animaux sont en train de disparaître partout. Nous envahissons leur espace, détruisons leurs habitats, les prétendons nuisibles pour notre commodité, déclarons que ce ne sont que des bêtes. Les pesticides ont vaincu les insectes mais aussi par ricochet, les oiseaux, les petits et les grands prédateurs. La chaîne des animaux vivants est rompue en maints endroits et nous nous préparons un *Printemps silencieux* comme le prédisait déjà avec tristesse, en 1962, la biologiste Rachel Carson. Des millions d'animaux brûlent en Australie par la pure

folie humaine. Nous deviendrons sans doute de moins en moins naturels et absorberons des produits de synthèse qui nous maintiendront en vie alors qu'autour de nous tout aura péri. Nous ne nous souviendrons plus ce qu'est l'émerveillement d'entendre un merle chanter ou de voir un chevreuil détalier derrière les arbres. Nous serons seuls dans nos villes de béton, d'acier et de verre. Avant cela, qui semble hélas inéluctable, je veux rendre hommage aux animaux. Nommer ceux que j'ai rencontrés à divers moments de ma vie et qui ont inscrit quelque chose d'eux en elle. Simples animaux, d'ici ou d'ailleurs, sauvages ou domestiques, familiers ou presque invisibles. Modestes, supposés sans histoire, ayant pour seule richesse leur ardent désir de vie. Contemporains de nos existences. Regardant avec nous le monde, ouvrant comme nous leurs yeux sur les mêmes jours et les mêmes nuits.

Comment cela a-t-il commencé pour moi ? Bien sûr par une naissance paysanne, dans la proximité quotidienne des animaux. Ils n'étaient pas vraiment extraordinaires et pas si nombreux non plus : des chats, des poules, des canards, un bœuf, plus tard un cheval. Pendant mes vacances d'été dans les Landes, chez ma tante Thérèse et mon oncle Charles, s'ajoutaient les vaches, les oies, les pintades, les pigeons, les chiens. L'ordinaire des fermes d'autrefois, où tout ce monde déambulait aux alentours de la maison en une petite république. Je n'ai jamais vécu avec des moutons, ni avec des chèvres, ni avec des ânes, hélas. Les animaux sauvages, je les apercevais ici et là : oiseaux de toutes sortes, écureuils, serpents, chevreuils, sangliers, parfois un blaireau, un loir, une chauve-souris. On ne recense pas le nombre d'animaux que l'on côtoie quand on vit à la campagne. Ils sont autour de soi comme les fleurs, comme les arbres. Ils participent de cet univers inquiétant et enchanté dans lequel s'avançaient les âmes candides que nous possédions aux débuts de nos vies. On ne les compte pas, mais on les voit. À hauteur d'enfance, l'animal est cet Autre que l'on recherche. Il

bouge, il a des yeux, il court, il est vêtu de poils ou de plumes, il ne parle pas comme nous, mais émet des cris et des grondements qui lui sont propres. Et si l'on pouvait un jour décrypter son langage? Si, en l'observant et l'écoutant, on arrivait à le comprendre?

J'eus très tôt, vers le monde pluriel des animaux, une médiatrice qui était une chatte. Une de celles que l'on appelle de gouttière, tigrée sur le dos et le front, blanche sur le ventre et le menton. Appelée Manouche, étant arrivée un jour de hasard et quêtant devant la porte comme une Bohémienne. Une chatte fort caressante, que je connus très jeune, et qui m'accompagna jusqu'à mon adolescence.

En fait, c'est à partir de ce moment que cela commence : lorsqu'un animal vous choisit, lorsque vous vivez cette chance. Je ressentais de la fierté quand la chatte venait sur mes genoux. Elle se redressait, posait ses deux pattes sur mes épaules, m'enveloppant de ses membres délicats, et elle me regardait. J'étais adoubée. Comment résister à cette faveur que l'animal vous fait? C'est à moi que l'on demandait de l'appeler le soir, pour qu'elle revienne passer la nuit dans la maison, car ma mère n'aimait pas qu'elle traîne dehors, à risquer de mauvaises rencontres. À la voix de mes parents elle faisait parfois la sourde oreille, mais elle apparaissait immédiatement dès que je lançais son nom. Elle dormait dans mon lit, détrônant le vieil ours en peluche que j'aimais tant, se glissant sous les draps pour dormir contre moi et sur le dos comme une personne. Être choisie par un animal, c'est un tel honneur! On devient l'alliée d'une créature

assurant la continuité entre l'univers des humains et celui, inconnu, des bêtes ; on vit dans l'intimité d'un être qui va librement d'un monde à l'autre.

Dans notre maison, on appréciait les chats, mais celle-ci était la mienne, de par la déclaration solennelle de ma mère ayant remarqué que le petit animal avait une prédilection pour moi. Elle m'accompagnait sur le chemin menant à la route que je prenais pour me rendre à vélo jusqu'à l'école du village. Chaque jour je devais vaincre la frayeur de ces kilomètres parcourus seule au milieu des prés et des bois, dans l'angoisse d'une indéfinissable menace. Manouche s'avavançait avec moi jusqu'à la jonction de notre chemin et de la petite route. Je partais sous son regard sagace. Et mieux, bien mieux, elle venait me chercher à mon retour, au même endroit. Assise près du poteau qui marquait le début du territoire familial, calme et attentive, elle m'attendait. Elle ne manquait pas un jour. J'en ressentais une sorte d'orgueil. Ma mère se répandait en discours admiratifs : cette chatte ! Elle connaît l'heure du retour de la petite ! Elle va se poster à l'entrée du chemin, exactement quand elle revient ! Ah ! Ces deux-là, vraiment, elles s'entendent !

Rien ne me faisait plus plaisir que cette phrase que ma mère répétait souvent : *ces deux-là, elles s'entendent !* J'enfouissais mon visage dans la fourrure de ma fidèle compagne et je respirais le bonheur de la connaître. Avoir auprès de soi cet animal silencieux et intelligent, c'est entrer dans le monde des rêves, c'est se bâtir une demeure de secrets sous son autorité tutélaire.

Je me confiais à elle par le regard et la caresse, car je sentais que je n'avais pas besoin de mots : par la seule intensité de notre amitié, elle savait tout de moi. Nos échanges se dispensaient donc à peu près de langage. Je commençais ma jeune vie en apprenant que l'on peut s'entendre, comme le disait si bien ma mère, sans même se parler. Cette chatte accompagnait mes jeux, quand elle n'était pas requise par ses propres affaires, mystérieuses pour moi, mais j'avais assez de jugeote pour accepter cette vie qu'elle menait hors de ma vue. Quand elle était avec moi, elle se pliait à mes fantaisies avec la plus grande patience, car elle savait que tout simplement, je l'aimais.

Son souvenir est inséparable de mes livres, si précieux parce que si rares, si difficiles à obtenir dans un milieu d'ouvriers de la terre. Lorsque je lisais, je voulais qu'elle soit à mes côtés. Le lit constituait le lieu de prédilection pour ces deux choses magiques : lire et être étendue auprès d'une petite bête ronronnante. Le deuxième endroit pour les livres, la chatte et moi, c'était le grenier. Un espace de pénombre envahi de caisses, de meubles cassés et de vieux vêtements sous les toits. Je me faisais un bateau d'un coffre d'osier et Manouche sur les genoux, je m'embarquais dans la lecture, j'oubliais le temps. Il y avait un troisième endroit, plus secret et plus périlleux : le vieux noyer derrière la maison, où parmi les branches, j'avais découvert une cachette sûre et confortable, j'y montais souvent pour lire ; la chatte escaladait l'arbre elle aussi, et nous restions des heures immergées dans la feuillée, elle et moi, livrées au délice de se sentir flotter entre terre et ciel. Jusqu'à ce que ma

mère ne m'appelle, inquiète de ne plus me voir, et il nous fallait bien redescendre à terre, un peu ankylosées mais ivres de verdure et de songes, tandis que la voix maternelle répétait une fois encore : toutes les deux dans l'arbre! Ah! Elles s'entendent, ces deux-là!

Je n'ai aucune honte à dire que j'ai autant aimé ma chatte Manouche que les membres de ma propre famille. Nous étions d'ailleurs tous d'accord pour penser qu'elle en faisait partie. Je redoutais sa mort à l'égal de celle de mes parents ou de mes frères et sœur. J'étais hantée par cette disparition possible car je savais que les animaux vivent moins longtemps que nous. Aussi, encore enfant, je me posais des questions métaphysiques sur la destinée des âmes animales. Élevée dans un milieu plutôt chrétien, on m'avait appris que « nous irions au Ciel » après la mort, et que nous y serions éternellement heureux sous le regard de Dieu, en compagnie des êtres que nous aimions, passés et futurs. Je voulais bien me représenter cette félicité. Je trouvais cependant assez étrange que les adultes qui m'avaient expliqué cette belle histoire fussent complètement terrassés de chagrin à la disparition de leurs proches. Puisque de l'autre côté de la mort, nous rejoindrions Jésus et son doux sourire, pourquoi toutes ces larmes? Ne devons-nous pas plutôt nous réjouir? Mais ce n'était au fond qu'une des multiples inconséquences des adultes dont j'avais déjà remarqué qu'ils obéissaient souvent à des logiques incompréhensibles.

Ce qui me tracassait, c'est qu'on ne m'avait rien dit sur le devenir des animaux. Un jour, vers l'âge de huit ou neuf ans, j'interrogeai un prêtre.

— Ma chatte Manouche, elle viendra avec moi au Ciel quand nous serons mortes toutes les deux ?

Du haut de son autorité renforcée par la dignité que lui donnaient ses augustes vêtements, l'homme de religion n'eut pas la moindre hésitation :

— Non, les animaux ne vont pas au Paradis. Seuls les humains y vont.

Je me sentis suffoquée de chagrin.

— Alors, quand elle mourra je ne la reverrai jamais ?

— Non. Les animaux n'ont qu'un corps, ils n'ont pas d'âme. Ils ne peuvent pas entrer au Paradis pour vivre éternellement aux côtés du Père.

Le cœur dévasté, j'ai regardé longuement le prêtre. Il avait l'air tellement sûr de lui pour m'apprendre une chose aussi scandaleuse. Je me remémorai les grands yeux dorés, si attachants, de ma chatte bien-aimée, son ronronnement quand elle s'endormait avec moi, ses manières si gracieuses et singulières qui faisaient d'elle une personne à part entière, sa douceur, sa gentillesse.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites ! D'ailleurs je suis sûre que vous vous trompez ! ai-je lancé au prêtre. Mais si vraiment Dieu ne lui permet pas d'entrer au Paradis, eh bien, moi non plus je ne veux pas y aller ! Un Paradis sans ma chatte Manouche, ce n'est pas un Paradis. Je veux aller où elle ira, elle, je ne veux jamais la quitter. J'irai au Paradis des chats, il doit bien y en avoir un.

J'ai voulu m'enfuir sur ces paroles, aller mâcher ailleurs l'amertume de cette conversation qui me faisait souffrir et m'ébranlait tellement, mais le prêtre m'a retenue :

— Non, a-t-il encore ajouté, il n'y a pas de Paradis pour les chats. Je te l'ai dit : ils n'ont pas d'âme. Ils meurent et c'est tout.

C'est tout? Ils meurent et c'est tout? Cette beauté, cette tendresse, l'amitié entre nous deux, tout ça ne compte pas? Nous les humains nous survivrons, et pas elle, Manouche, pas elles, les bêtes? Dieu n'avait pas prévu de les sauver?

— Non. Il n'a pas prévu. Il a sauvé l'homme.

De ce moment j'ai commencé à douter. On me promettait le bonheur infini en Dieu, mais on excluait un des êtres que j'aimais le plus au monde. Cette histoire de résurrection, de Paradis, de vie après la mort, tout cela me parut soudain très suspect, et pour tout dire révoltant. L'idée que je me faisais de la vie et de la mort changea. Il y eut en moi une véritable fracture qui ouvrit le soupçon et fit vaciller le sens. Mais mon esprit enfantin aspirant tout de même à la consolation, je m'en arrangeai pendant un temps, en pensant que le prêtre ne savait peut-être pas exactement tout. Et mieux encore, qu'on pouvait sans doute, le moment venu, plaider pour l'entrée au Paradis de son animal préféré. Je me sentais capable de cela : je parviendrais à convaincre Celui qui garde les Portes en arrivant là-haut avec ma chatte dans les bras. Je la tiendrais bien fort contre moi et je ne la lâcherais pas. Il suffisait d'être déterminée : je ferais du chantage. Ce serait nous deux ou rien. Je n'entrerais pas sans elle, je ne la laisserais pas en arrière. Les Gardiens de là-haut, l'Ange ou Saint Pierre, ne pourraient pas me refuser son admission.

En tout cas, cela n'allait pas du tout avec l'idée de la bonté de Dieu. Infiniment bon, mais pas pour les bêtes. Pas pour cette chatte merveilleuse qui était mon amie. Mais comment pouvait-on se représenter le monde de Dieu, un monde sans les bêtes? Sans chats, sans oiseaux, sans papillons, sans poissons, sans lézards? Et sans aucun de ces animaux si divers que je ne connaissais que par mes livres, qui me subjuguait et que je désirais tant connaître : les éléphants, les panthères, les ours, les pangolins, les porcs-épics, les koalas, les gazelles, les lamas, les baleines? Il pouvait vivre, Dieu, dans un monde sans animaux? Il n'en désirait pas autour de lui? Autant dire qu'il n'aimait pas la beauté, Dieu. Mais pourtant on me disait aussi qu'il était le créateur de tout ce qui existait dans l'univers. Il avait tout fait, mais il ne voulait conserver que les humains? C'était complètement incompréhensible, et vraiment inacceptable! Je ne devins pas immédiatement incroyante, mais la première graine avait été semée de mon athéisme à venir. Je ne pouvais adhérer à un Dieu qui se privait volontairement de la splendeur du monde animal en niant sa propre création.

Cette chatte, Manouche, c'est donc par elle que cela commence, cet amour des animaux. Elle m'avait donné sa confiance entière, et j'ai appris avec elle la joie de ce lien puissant. J'ai su ainsi très tôt ce que c'est que de vivre étroitement avec l'altérité : avec un être qui respire le même air que nous mais quelquefois est saisi par d'autres désirs, d'autres appétits, et avec qui, pourtant, comme disait ma mère, on peut *s'entendre*. Par sa seule présence à mes côtés, elle me faisait entrer dans le monde

des autres animaux. Je l'ai toujours considérée comme une passeuse, elle entrebâillait pour moi cette barrière d'où je pouvais observer les bêtes : les domestiques et les sauvages, les petites et les grandes, et même celles qui ne lui ressemblaient pas du tout. Elle me précédait partout dans mes explorations de la nature, fût-elle absente. Car la pensée d'elle permettait d'éclairer ce que je découvrais. Tout être vivant aux yeux fixés sur moi avait pour moi son regard. Je la reconnaissais dans les formes de vie les plus distantes d'elle. J'ai assez vite compris que blesser la plus minuscule de ces vies, c'était attenter à la sienne. Comme dans les récits chamaniques que je lus bien plus tard, elle était mon esprit-gardien à défaut d'un ange, mon guide, mon intermédiaire, mon génie personnel. Ou encore, pour citer Socrate, mon *daimon*.

Tout vient d'elle, de cette Chatte Première. Elle fut ainsi la douce initiatrice à ce que nous appelons « la nature » – à ce monde à nos côtés que je ne cesse d'interroger, et qui aujourd'hui est en train de se défaire. Comment imaginer cela quand j'étais enfant où tout était immuable? Nous avons cru vivre pour toujours avec les animaux autour de nous. Nous avons cru que leurs yeux dans les ténèbres nous guideraient ou nous feraient peur pour l'éternité, nous avons cru qu'ils résisteraient à nos pires violences. Mais voilà qu'ils disparaissent à grande vitesse, eux, ces êtres faits du même tissu de vie que nous-mêmes; eux, les irrémédiablement mystérieux, qu'ils soient terribles ou inoffensifs; eux qui parfois nous donnent leur amitié alors que nous les tuons et les torturons sans relâche, et

plus nous avançons dans la modernité, plus nous les massacrons. Cette Manouche bohémienne m'a fait pour toujours cette blessure au cœur. Elle fut la bête-amie qui m'a constituée sœur des plus faibles de la planète : ces animaux que nous avons considérés comme des choses, puis déclarés sensibles seulement dans ce moment de notre histoire où ils disparaissent, exténués par nos atrocités millénaires. Eux, si dignes de respect et d'admiration, porteurs d'énigmes et de splendeur, compagnons muets de nos songes tout autant que de nos vies matérielles. Par nous bientôt exterminés, et pourtant pas moins que nous légitimes hôtes de la terre, eux que Giono appelait les *beaux habitants de l'univers*.



Chantal Detcherry écrit romans, récits, poésie et impressions de voyage. Ces diverses formes d'expression ont une source commune : le sentiment omniprésent de la nature, une extrême attention aux formes multiples de la vie. Elle a reçu le prix Ardua Yolande Legrand en 2016 pour l'ensemble de son oeuvre.

Beaux habitants de l'univers

Chantal Detcherry

Qui sont-ils, ces êtres de plumes, de poils et d'écaillés, ces corps étrangers que nous apercevons souvent furtivement ? Ils habitent avec nous cette terre et sans eux nous savons aujourd'hui que nous ne pourrions pas continuer à vivre. Qu'ils soient sauvages ou apprivoisés, exotiques ou familiers, ils sont faits du même tissu que nous, partagent le même souffle de vie.

Chantal Detcherry se remémore ces nombreux moments où sa route a croisé celle d'un animal. Souvenirs d'enfance ou de voyages s'entrelacent dans ces récits où, du plus petit au plus grand, de l'insecte à l'éléphant, les animaux constituent le centre de la narration. Tour à tour poétiques ou touchantes, humoristiques ou mystérieuses, ces histoires nous incitent à ouvrir sans préjugés notre regard sur eux, à nous émerveiller de leur présence, à réfléchir à une place plus respectueuse et plus douce de l'homme à leurs côtés.

17 €

